

I

L'hiver tombait en flocons. C'était le soir. Les grands peupliers avançaient au-devant de la voiture, fantômes dénudés errant sur la plaine immobile. Derrière eux, les montagnes blanches émergeaient tandis que se dressaient les clochers et les toits des maisons. Des petits carrés lumineux surgissaient çà et là.

Il faisait nuit lorsque le véhicule arriva aux portes de Pesth. Derrière la grille, deux abris, deux capuches de glace enfoncées dans la neige, montaient la garde. Le cocher, les mains en porte-voix, les héla. Une voix endormie répondit et, dans le trou noir des guérites, les plumets blancs des shakos s'agitèrent. Un trait de lumière jaillit de la cabane du garde-barrière, bientôt suivi par un carabinier qui s'approcha lentement de la voiture.

La berline, haute sur roues, était peinte en vert sombre, et la caisse et les roues en jaune citron. Au fronton, et de chaque côté du siège étroit, deux petites lanternes brillaient et leur reflet dansait sur la croupe des chevaux dont le corps puissant fumait sous le froid.

Le gardien leva sa lampe. La vitre de la portière tressaillit et s'abaissa. Une tête vigoureuse et chenue apparut dans le cadre vide. Deux yeux fixes et calmes plongèrent dans ceux du garde qui recula, tandis que ses épaules se courbaient humblement.

« La voiture des Ulwing!... » Il ouvrit la barrière.

Dans les guérites, les deux factionnaires se mirent au garde-à-vous.

— Passez!

La lueur des falots glissait en tâtonnant sur des palissades irrégulières, sur les terrains vagues, puis sur un marché abandonné et un mur d'église. Des maisons aveugles se lovaient dans des trous sombres le long des rues tortueuses, accroupies et silencieuses dans les ténèbres. Bientôt, les habitations devinrent plus grandes, mais les rues restaient désertes. Pourtant, devant le palais du prince Grassalkovitch, un garde solitaire piétinait dans la neige, et un lumignon de fer se balançait au bout de la perche qu'il tenait. Au-dessus de lui, l'ombre de sa hallebarde se cabrait sur le mur, pareille à quelque bête noire et mystérieuse.

De la tour de l'Hôtel de Ville, une voix fatiguée cria dans la grande nuit :

— Loué soit Notre Seigneur Jésus!...

Le veilleur de nuit, là-haut, manifestait sa présence.

Et la ville se tut de nouveau. La neige tombait paisiblement entre les vieux toits. Sous les gouttières saillantes, les ruelles surgissaient sans crier gare, tout de guingois, soupçonneuses et méfiantes comme des conspirateurs. Leur jonction formait une place biscornue où l'eau glacée de la Fontaine des Servites gouttait. Dans l'obscurité, on eût dit une voix hésitante qui priait devant l'église.

A un coin de rue, une lanterne unique s'accrochait à un bras de ferraille. Sa chaîne grinçait doucement quand le vent l'agitait, et sa clarté tombait sur le mur, si misérable qu'elle eût tenu dans la main d'un enfant. Sur la place du Nouveau-Marché, une autre lampe solitaire dispensait sa lumière fumeuse qui, captive des épais flocons, ne parvenait pas jusqu'au sol.

Christophe Ulwing rentra le menton dans son carrick à six collets. Jour de pleine lune : en semblable occurrence, la municipalité économisait l'huile à brûler... à qui la faute si le ciel ne se réglait pas sur le calendrier et laissait les habitants dans l'obscurité ! D'ailleurs, les bons bourgeois n'avaient qu'à rester chez eux à pareille heure.

— Deux lampes !... Et c'est encore trop !

Pesth, la petite cité hongroise, dormait, et Christophe Ulwing éprouva la sensation qu'il en était toujours ainsi, même pendant le jour, et qu'il était le seul à veiller.

Il leva la tête : on atteignait le faubourg Léopold. Le pavage, qui imprimait de petits cahots à la voiture, s'interrompit. Les roues s'enfonçaient plus mollement dans la terre inégale. Le vent du Danube s'engouffra dans la crinière des chevaux.

Brusquement, un large et profond bruissement envahit le silence. Entre les rives endormies, dans les ténèbres, le grand fleuve roulait et se renouvelait comme la vie.

Au-delà, les montagnes de Bude formaient des masses blanches. Du côté de Pesth, entre le Danube et la ville, s'étendait une ample plaine blanche où la propriété de Christophe Ulwing s'élevait, isolée. Depuis plus de trente ans, les Pestois l'appelaient « la Maison Neuve ». Sa construction avait constitué un véritable événement. Le dimanche, les bourgeois s'y rendaient en excursion. Ils l'examinaient, se concentraient, hochaient la tête, et n'arrivaient pas à comprendre pourquoi l'entrepreneur Ulwing bâtissait sa demeure là-bas, dans les dunes, alors qu'il y avait encore tant de terrains vierges dans les belles rues étroites de la cité. Mais il suivait son idée et n'en aimait que mieux sa maison. Elle était née de sa pensée, de son travail, de ses briques. Elle était à lui. Et pourtant, autrefois...

Pendant que Christophe Ulwing écoutait le grondement du fleuve, son passé submergea son âme. Les anciens Ulwing avaient vécu dans les vastes et sombres forêts d'Allemagne. C'étaient des bûcherons; le Danube les avait appelés et ils avaient descendu ses rives. Ils acquirent le droit de résider dans une petite ville allemande. Ils devinrent charpentiers et forgerons. Ils travaillaient le chêne et le fer et, honnêtes et forts, ressemblaient à ces matières simples et pures. Puis, l'un d'eux émigra en Hongrie. Il s'établit à Presbourg, fut admis dans la corporation des orfèvres. Il travailla l'or émaillé et l'ivoire. Sa main se fit plus légère que celle des anciens, sa vue s'affina. C'était déjà un artiste... Christophe Ulwing songeait à celui-là qui était son père, et qui avait laissé deux fils : lui et son frère Sébastien.

Lorsque la maison paternelle se vida, eux aussi, comme leurs ancêtres, ils quittèrent Presbourg et suivirent la rive du Danube. Pauvres et orphelins, ils allaient en aval.